

Idylle XXX. La Mort d'Adonis. — Après la mort d'Adonis, Vénus ordonne aux Amours d'amener devant elle le sanglier qui l'a privé de la vie. Le sanglier, pour se justifier, jure par Vénus même qu'il n'a pas eu l'intention de blesser Adonis, mais que le voyant si beau il a voulu baiser sa cuisse. Grâce à cette réponse, Vénus le laisse aller en liberté. Cette idylle, ou plutôt ce poème anacréontique, au jugement de quelques savants, n'est ni de Théocrite ni peut-être même de son siècle. On l'attribue quelquefois à Anacréon, à cause du thème dans lequel elle est écrite. Cependant, le dialecte dorique, qui y domine, semble annoncer qu'elle est bien de Théocrite. Ce poète, en effet, a souvent employé d'autres mètres que l'hexamètre, comme le choriambique-pentamètre, dans l'idylle xxviii, le dactylique-pentamètre dans la xxxix, le distique élégiaque dans la xxxe.

Les idylles de Théocrite l'ont fait saluer par tous les siècles comme le père de la poésie pastorale. Il a été, dans ce genre, ce qu'est Homère dans l'épopée. Comme le chanteur de l'ionie, il a fait oublier tous les poètes qui avant lui avaient chanté les bergers. Le nom même de ce Daphnis, que l'on regarde comme l'inventeur du chant pastoral, ne nous est parvenu que parce qu'il a immortalisé dans ses vers. Comme Homère, il a eu la gloire de se voir imité par le chanteur de Mantoue, qui s'est trouvé heureux de pouvoir l'égaliser. La victoire est restée indécise, et les siècles, confondant dans leur admiration les grâces simples et champêtres de l'auteur des *Eglogues* et le sentiment, la douceur, la ravissante mélodie du poète syracusain, les mettent tous les deux au premier rang des poètes bucoliques; car le génie, comme dit Victor Hugo, c'est la région des égaux.

Si l'on veut pénétrer dans les détails, on verra peut-être que Théocrite a mieux connu l'harmonie et le genre de versification qui convient à la poésie bucolique. Et puis, ce dialecte dorique, qui semble être celui de la muse des champs donne à ses vers une grâce si naturelle, il s'harmonise si bien avec la nature rustique, telle qu'on la conçoit dans un beau pays, sous un ciel magnifique!

Théocrite est toujours grand poète, même lorsqu'il ne chante pas les bergers, soit qu'il décrive en vers épiques les aventures d'Hercule ou les combats des Dioscures, soit qu'il promène son pinceau sur des sujets divers, jetant dans tous ses récits une teinte champêtre d'une grâce inimitable. C'est ce qui nous ravit dans le célèbre dialogue des deux pêcheurs, dans l'*Épithalame d'Hélène et de Ménélas*, dans la scène justement louée de l'*Enchanteresse*.

Malheureusement, on doit lui faire un reproche, auquel son rival lui-même n'a pas échappé, dans le siècle si poli d'Auguste; je veux dire ce manque de retenue, qui se remarque si souvent dans les plus belles pages de Théocrite. Je sais qu'on doit beaucoup accorder à la libre naïveté des anciens; cependant, la nudité de ses peintures et surtout les expressions indécentes et grossières qu'il met dans la bouche de ses bergers répugnent à notre goût et à nos mœurs. Quintilien lui-même était de cet avis: *Admirabilis in suo genere Theocritus; sed musa illa rustica et pastoralis non forum modo, verum etiam ipsam urbem reformidat*. Que dire sur tout de ces amours contre nature, que condamne la morale la moins difficile, et qu'il a chantées en les entourant de tous les prestiges de son génie? On se sent attristé en lisant ces vers magnifiques. A travers les splendeurs de cette suave poésie, nous apercevons des laideurs dont la seule idée nous révolte aujourd'hui, et nous devons croire que c'est pour plaire à son siècle en reproduisant ses mœurs que le poète a tracé de tels tableaux!

J.-B. Gail a donné deux éditions de Théocrite; la dernière (1795, 3 vol. in-4°) est accompagnée d'une traduction latine et française.

Il convient de rappeler, pour la curiosité du fait, qu'on a cru remarquer des ressemblances entre quelques poésies de Théocrite (notamment son *Épithalame d'Hélène*) et le *Cantique des cantiques*, qui est aussi un épithalame. On en a conclu que Théocrite avait connu le poème biblique, et qu'il l'avait imité.

Bucoliques de Virgile (LES). Virgile est le seul poète latin qui ait excellé dans le genre pastoral. Il a pris pour modèle Théocrite, qu'il n'a pas surpassé, mais qu'il a souvent égalé pour la grâce et le naturel. Il est même plus varié que le poète grec. Il a pris successivement, et avec le même bonheur, le ton de la pastorale, de l'épique, de la fable, de l'épopée, de l'ode, de la comédie même. Il n'est pas de galerie si vaste, dit Marmontel, qu'un peintre habile ne pût décorer avec une des églogues de Virgile. Elles sont au nombre de dix. Quoique composées sur la fin des guerres civiles, au milieu de la dévastation et du pillage, elles respirent un charme et une douceur inexprimables. La dernière, intitulée *Gallus*, passe pour la plus belle. On distingue encore la sixième, *Silène*; la quatrième, *Polion*. La première, *Tityre et Mélébée*, monument de reconnaissance envers Auguste, est infiniment touchante.

Nous allons les parcourir rapidement en suivant l'ordre où elles sont placées dans les éditions classiques, bien que cet ordre ne soit pas considéré par beaucoup de critiques comme

l'ordre réel de leur composition. M. S.-A. Berville écrivait à ce sujet, dans le *Journal général de l'instruction publique* (23 janvier et 16 février 1856): « Les pastorales de Virgile doivent, quant à leur date, être classées dans l'ordre suivant: *Alexis, Palémon, Daphnis, Silène, Tityre, Ménélas, Mélébée, Polion, la Magicienne et Gallus*. Les quatre premières doivent appartenir à l'an de Rome 710 ou au commencement de 711; les trois suivantes à 711; la huitième et la neuvième à 712; la dernière à 712 ou aux premiers mois de 713. Virgile aurait commencé son recueil à l'âge d'environ vingt-huit ans (deux ans après la mort de César), et l'aurait terminé à trente ou trente et un ans. Des dix compositions ou églogues, cinq, les trois premières et les deux dernières, sont plus ou moins imitées de Théocrite; les cinq autres, sauf quelques détails, sont des compositions originales. »

Nous verrons que Virgile, comme tous les maîtres,

Est, même en imitant, toujours original;

que ses imitations et la forme même du poème bucolique ne sont pour lui qu'un cadre où il enferme des idées et des sentiments nouveaux. Ce que disait de lui-même André Chénier s'applique aussi bien à Virgile:

Sur des pensées nouveaux faisons des vers antiques.

L'églogue est pour Virgile ce que fut depuis la fable pour La Fontaine. Quant à la science, à la philosophie, à la religion, à la passion, à l'action même qui forment le texte de ces dix poèmes, c'est à peine si nous pourrions en indiquer une partie dans l'analyse de chacun d'eux. Ce que nous dirons des premiers avec plus de développement pourra servir à l'intelligence de ceux qui viennent après. Nous ne mesurerons pas l'étendue des explications à la valeur des passages, mais à la nécessité de l'explication elle-même, désespérant, du reste, de rendre compte en quelques lignes d'une œuvre qui occupe en quelque sorte une place spéciale dans l'histoire de la pensée humaine.

EGLOGUE I. Tityre. — Cette églogue est toute politique. Elle peint un moment de l'histoire de Rome. Elle a, de plus, une grande importance pour ce qui touche à la vie du poète. Ce double caractère lui donne à nos yeux un intérêt particulier. Il n'est, pour ainsi dire, pas un de ses vers qui ne renferme, pour l'historien politique ou l'historien littéraire, un sens précieux à découvrir. La critique en a scruté toutes les expressions, mais elle ne l'a pas toujours fait avec bonheur. Les obscurités y sont nombreuses, et il est douteux que, par le seul secours de l'analyse, on parvienne jamais à lever ces voiles.

Les faits qui ont signalé l'an de Rome 711 (av. le Christ, 42) sont bien connus. Antoine et Octave, vainqueurs de Brutus et de Cassius dans les champs de Philippi, en Macédoine, s'étaient partagé le monde. Tandis qu'Antoine, laissant Fulvie à Rome pour y représenter ses intérêts, gagnait l'Orient, Octave imagine de créer en Italie dix-huit colonies pour satisfaire ses vétérans. Après une telle guerre, il trouve des motifs de vengeance où il lui est utile d'en trouver. Les propriétaires sont impitoyablement chassés, les biens donnés aux légions. L'Italie entière retentit de cris de fureur; mais Octave ne s'émue pas. Ce jeune homme allie une grande activité à un singulier sang-froid. Et puis, il avait Mécène, et c'est tout dire, — Mécène, l'âme, le fondateur, le père véritable de l'empire romain. — Mécène, ce simple chevalier, issu toutefois du sang des vieux rois étrusques (répandue sincèrement ou non, cette fable est significative), mais qui demeure simple chevalier, sans faste, sans suite, sans insolence, sans inquiétude dans la grandeur. L'Italie ruinée, Rome livrée aux esclaves, le sénat ouvert aux barbares, le Romain ivre d'or et de sang, tant de haines accrues et non assouvies après Marius, après Sylla, après les Gracques, après Catilina, après Pompée, après César, après Brutus: les mœurs perdues, les lois abolies, les religions syriennes se glissant dans l'Etat, la question de la loi agraire laissée sans solution, et les anciennes réclamations latines, sociales, italiotes, serviles, renouvelées dans des limites chaque jour agrandies, le monde méditerranéen tout entier affluant à Rome, Rome enfin devenue non-seulement la reine, mais le forum et l'entrepôt de toutes les races, — Mécène comprit que la république ne pouvait plus être. Détruire les luttes, fixer les éléments instables, éclairer le chaos: la pensée d'un philosophe pouvait seule entreprendre une pareille œuvre. Il fallait trouver un principe nouveau, une organisation nouvelle; il fallait atténuer tous les discords, rapprocher tous les intervalles, en les embrassant dans la commune grandeur d'une nouvelle conception représentée par un homme. Jules-César et d'autres avant lui n'avaient offert que l'exemple d'une prépondérance dominante acceptée par la démagogie souveraine parmi les formes du pacte républicain conservées. L'intelligence de Mécène, la volonté d'Octave, l'épée d'Agrippa, osèrent, poursuivirent et accomplirent une opération autrement complexe, réfléchie et savante. Se débarrasser de Lépide, vaincre Sextus Pompée, c'était peu. Mais il restait ce grand soldat, ce nouveau Jules, cet Alexandre, ce Bacchus, — Marc-Antoine. A la manière de tous les capitaines romains, Antoine allait exercer au

dehors le prestige militaire auquel était attachée l'autorité souveraine. Les conventions du décemvirat pesaient peu à sa conscience politique; se contenter de l'Orient, possession douteuse et privée de centre, c'est à quoi il ne pouvait songer; mais que lui importait, pendant que lui-même allait se rendre maître de l'Inde, étendre l'empire de Rome jusqu'aux colonnes de Bacchus, jusqu'à la mer Citerieure, de laisser dans Rome même un rival si jeune, si timide, si débile, un rhéteur, un Cicéron sans éloquence, un Pompée sans gloire?... Octave demeura volontiers en Italie, persuadé que le principe de la force était encore là; mais pour tourner l'Italie contre Antoine, il fallait en être maître, et, pour parvenir à ce but, la transformer. Il fallait, surtout, aller vite en besogne. L'éternité de Rome, l'existence du vieux monde était en cause.

Horace avait combattu à Philippi, dans les rangs de l'armée républicaine. Il fut converti à la religion impériale par Mécène, et la célébra dans ses odes. Le Latin Virgile fit l'apothéose d'Auguste et de sa famille dans l'*Énéide*; mais, avant de mettre la main à cette œuvre ambitieuse, il avait donné le prélude dans ses *Bucoliques*, et avait écrit les *Georgiques* pour ramener ses concitoyens à l'amour des champs, et leur faire oublier ainsi les questions brûlantes de la politique.

Virgile fut initié ou découvert par Asinius Polion, qui séjournait, à la tête de quelques légions, dans le voisinage de Mantoue et de Crémone. Ce général remarqua-t-il seulement dans le jeune poète un talent littéraire? ou Virgile lui présenta-t-il des vers, aujourd'hui perdus, qui auraient déjà répondu à la pensée politique du moment? Cette seconde hypothèse est probable; mais aucun texte ancien ne la justifie.

Tous les historiens s'accordent à reconnaître Virgile lui-même sous la figure de Tityre, et racontent qu'il se trouvait l'un des petits propriétaires de Mantoue qui furent déposés par Octave, en même temps que ceux de Crémone. Polion se serait intéressé au jeune poète, et l'aurait engagé à aller à Rome, en le recommandant à Mécène, qui l'aurait à son tour recommandé au jeune César. Virgile serait rentré, par une faveur exceptionnelle du triumvir, en possession du bien de son père. La première églogue contiendrait son remerciement.

Tout ce récit résulte de l'allusion personnelle, une fois acceptée sans réserve. Il n'y a aucune difficulté à croire, d'après la conformité des témoignages, que la personne de l'auteur est pour quelque chose dans la fable du poème. Mais elle n'y est que pour quelque chose; les intentions politiques y occupent certainement une place considérable.

Le poète met en présence, sous la figure de Mélébée, un de ces propriétaires chassés du sol paternel par les conséquences des guerres civiles, avec un autre qui, plus heureux, a été épargné, et ne le doit qu'à la grâce spéciale de celui qu'il appelle un dieu. Le second personnage est un vieillard, *senex*: Virgile a donc évité de se mettre en scène d'une manière trop évidente, et le vrai sens de l'œuvre va bien au delà d'un simple remerciement, d'une plainte mélancolique, et d'un exercice de rhétorique, d'une anthèse, quoique les critiques n'y aient vu que cela. Il reste à montrer toute la portée, la pensée active de ces vers animés de passions encore vivantes.

Et d'abord, pour bien distinguer ce que le poète a pu dire, plaçons-nous dans la disposition d'esprit où il a dû être au moment où il écrivait. Si nous avions à demander à quelqu'un le mot de cette heure suprême, ce n'est pas aux flatteurs ordinaires des monarques qu'il faudrait nous adresser. Mais il est quatre hommes désignés avant tous pour nous répondre: ces quatre hommes sont Horace, Lucain, Dante et Machiavel.

Tous les quatre sont Italiens de tête et de cœur. Ce que la *Pharsale* exprime sous Néron, Horace l'avait écrit sous le triumvirat. On n'a pas assez remarqué la hardiesse de ses odes républicaines. Le frémissement produit par cette lutte épique, dont le dernier acte se dénoue à Philippi, frémissement qui se prolongera un siècle encore dans quelques âmes, et, après un siècle, se terminera par le cri héroïque de Lucain, est la première muse d'Horace. Avec quelle émotion celui qui a peint de couleurs si vives les malheurs des guerres civiles dut-il voir la fortune publique trahie dans les champs macédoniens, la vertu mourante avec Brutus, les libertés étouffées, la fierté romaine avilie, et ces vieux municipes italiens traités en pays conquis par le despotisme!

Le désespoir des Italiens éclata dans la guerre de Pérouse. Mais la cause municipale perdit son caractère par les intrigues de Fulvie, et sous le protectorat du consul Lucius Antonius, frère du triumvir, parut devenir la cause de Marc-Antoine. Octave se trouva défendre l'idée nationale contre les Italiens eux-mêmes, et il fit plus que de gagner leur soumission, il conquit leurs suffrages. Le républicain Horace, le patriote Virgile, comprirent comme la majorité de leurs concitoyens qu'il fallait accepter le pouvoir dont Octave se trouvait investi, et, sans abjurer leurs sentiments, sans cacher leur douleur ni dissimuler leurs regrets, ils donnèrent franchement les mains à l'établissement de l'empire, tout en croyant peut-être qu'il n'aurait qu'une durée limitée.

Virgile, le maître de Dante Alighieri, avait donc bien autre chose dans l'âme, quand il écrivit la première églogue, que des remerciements personnels à exprimer, que de stériles plaintes à répandre sur le sort de ses compatriotes. Rien, d'ailleurs, ne serait plus froid, plus cruel, plus vide de sens, que la conclusion du poème envisagé sous cet unique point de vue; car Tityre ne console pas Mélébée le moins du monde, ne lui fait entrevoir aucune espérance, et se contente, par un dernier outrage à sa misère, de l'inviter à passer la nuit sous ce toit que lui-même doit à la faveur d'Octave. L'insensibilité de Tityre nous a toujours frappé. Aussi, le personnage essentiel est Mélébée, celui dont le sort est en cause, celui qui n'a plus d'asile sur la terre de ses aïeux, celui qui se rend, sans doute avec une pensée de mort dans le sein, — comme le Guillaume Tell de Schiller, — au camp du frère de Marc-Antoine. La peinture touchante du bonheur de Tityre ne fait que mettre en relief l'extrême infortune de Mélébée. Mais l'auteur de ses maux n'est point Octave, c'est la guerre civile:

Produxit miseros! En quo discordia cives

Le poète espère-t-il émouvoir Octave, et lui faire abandonner son plan politique? Octave est-il libre de changer le cours des choses? Ne sont-ils pas des adversaires, ceux dont il a confisqué les biens? Sans doute, une impression déchirante est ce qui résulte du tableau; mais une pensée domine cette impression, et c'est la pensée impériale. Toute la pièce se résume dans cette idée: « Voilà où vous ont conduits les guerres civiles; Octave vous apporte la concorde, le calme, la richesse, la contemplation sereine de la nature! »

Mais la liberté! Est-elle donc perdue à jamais pour nous. Ah! la liberté, c'était Galatée, et puisque Galatée nous a quittés, consolons-nous de son abandon en reportant notre amour sur une autre bergère, dont les charmes, pour être différents, ne sont pas moins réels:

Postquam nos Amaryllis habet, Galatæa reliquit.
Galatée personnifie l'idée ancienne, sous laquelle il n'était aucun espoir de paix durable, aucun soin possible du patrimoine:

Nec spes libertatis erat, nec cura peculi.

Et il ne s'agit plus ici de libertés politiques, mais de cette liberté tout individuelle qui permet à chacun de s'occuper à loisir de ses propres intérêts sans en être détourné par des guerres civiles sans cesse renaissantes.

Sans doute, cette interprétation des deux figures d'Amaryllis et de Galatée peut paraître subtile; mais elle répond merveilleusement à la pensée générale. Même ces vers:

Mirabar quid mæsta Deos, Amaryllis, vocares...

Tityrus hinc aberat. Ipsæ te, Tityre, pinus,

Ipsi te fontes, ipsa hæc arbuta vocabant,

pourraient s'entendre dans le sens allégorique, si, comme plusieurs critiques l'ont déjà proposé, on y substituait le nom de Galatée à celui d'Amaryllis, qui aurait été une correction maladroite de quelque copiste: ce serait l'appel du passé, le reproche des anciens amis politiques. N'est-ce pas à un reproche que le poète répond:

Quid facerem? neque servitio me exire licebat...

« Que pouvais-je faire? Comment rompre la servitude qui m'accablait? » Mais si l'on garde la version usuelle, il ne faudrait voir dans ces vers que le développement de la figure adoptée par le poète. Virgile nous habitude ailleurs à ces demi-jours, notamment dans l'églogue qui est intitulée *Polion*. Enfin, il était versé, dit-on, dans les anciennes idées étrusques, initié à des mystères que nous ne connaissons point, et ce qui est fort obscur pour nous dans ses allusions pouvait ne pas l'être pour ceux à qui elles s'adressaient. Quoi qu'il en soit, le sens général est certain et les deux interprétations de ce passage délicat que l'on rencontre généralement chez les commentateurs sont inacceptables. Les uns, sans considérer qu'aucune parole n'a trait à l'amour, que l'idée de voir dans Amaryllis et Galatée les maîtresses d'un vieillard est inconvenante, en même temps qu'elle détruit toute l'économie du poème, n'ayant aucun rapport ni avec le commencement ni avec la fin, défendent néanmoins le sens naturel et font ainsi de la première églogue de Virgile un ensemble bizarre de morceaux discordants. Les autres ont prétendu qu'Amaryllis était le nom sacré de Rome; Galatée serait Mantoue; mais aucun vers, aucun mot ne justifie cette hypothèse, qui a contre elle trop d'arguments décisifs. Puisse nos explications servir à l'éclaircissement de cette églogue de quatre-vingt-trois vers, qui, malgré sa brièveté, a tant occupé jusqu'ici et occupera éternellement l'imagination des hommes, et par le charme de cette poésie, et par les traces qu'on y sent encore palpantes d'un des moments les plus solennels de la vie du monde!

EGLOGUE II. Alexis. — Sur cette églogue, dont le sujet est délicat, M. Ransou s'exprime ainsi, avec beaucoup de mesure, dans la traduction annotée qu'il a donnée des *Bucoliques* de Virgile en 1855 et 1856: « Virgile, voulant imiter le *Polyphème* de Théocrite, chante l'amour malheureux de Corydon pour le berger Alexis, le même, dit-on, qu'Alexandre, jeune esclave donné par Polion à Virgile, qui l'instruisait dans les lettres et en fit un grammairien. Plaintes, prières, reproches, présents, Corydon épuise tout sans succès. Il finit par recon-